

Un jour elles étaient dans la grande prairie,
 Un vieux saule abritait leur folle causerie ;
 C'était dans le printemps, et pendant que leurs cœurs
 Se disaient leurs secrets, leurs mains tressaient des fleurs.
 Moi, je vins aussi là, cherchant la solitude.
 Je sentais une ardente et vague inquiétude ;
 Des désirs inconnus tourmentaient mes quinze ans,
 Et, pour se dilater, appelaient l'air des champs.
 Peut-être avais-je aussi la pensée indiscrete
 D'épier ma cousine au sein de sa retraite.

J'avancai tout auprès, et puis le cou tendu,
 Respirant doucement de peur d'être entendu,
 J'écoutai les propos de leur gai tête-à-tête.
 « Quel sera ton danseur pour la prochaine fête, »
 Demandait Claire ? Alors l'une et l'autre, tout bas,
 Se dirent quelques mots que je n'entendis pas.

Las d'écouter en vain, pour punir leur mystère,
 Je fis entre elles deux pleuvoir un peu de terre.
 Ma cousine aussitôt se lève en s'écriant,
 Et moitié courroucée, et moitié souriant,
 D'une voix qui tremblait : « Ah ! méchant ! me dit-elle,
 « Tu viens de nous causer une frayeur mortelle.

Jarçin à cette heure ! de montrer le jeune homme amoureux sous l'auteur de *Lucrèce*. Ces vers sont presque inédits, car, ainsi que nous l'écrivait le modeste directeur de la *Revue de Vienne*, cette *Revue* a passé ici-bas timide et inaperçue, et pourtant, ajoutait-il, avec une juste fierté, elle portait les germes d'un des bons poètes de l'époque. La même *Revue* présente plusieurs autres pièces de M. Ponsard, et il est dans toutes certaines portions qui décèlent une intelligente étude de l'antique, même en des sujets nouveaux.